Document generated on 04/17/2024 9:39 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Entre Mons et Montréal : allers-retours

Michelle Chanonat

Number 155 (2), 2015

Québec – Wallonie-Bruxelles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/77896ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chanonat, M. (2015). Entre Mons et Montréal : allers-retours. *Jeu*, (155), 14–19.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entre **Mons** et **Montréal** : allers-retours

Les auteures Sarah Berthiaume et Florence Minder, les comédiens, auteurs et metteurs en scène Emmanuel Schwartz et Salvatore Calcagno forment deux des cinq MixOFF. Des premières, voici la correspondance sur la naissance d'une idée, et des seconds, une entrevue à propos d'un projet partagé.

DOUDOU, LUDISME ET SOCIÉTÉ

La Québécoise Sarah Berthiaume et Florence Minder, Suissesse basée à Bruxelles, explorent les thèmes soulevés par le Doudou, une fête montoise datant du XIIIe siècle. Cet échange de courriels marque le début de leur correspondance sur le sujet.

DE SARAH À FLORENCE
Objet : Le Doudou

Comme convenu, voici un petit texte explicatif sur notre inspirant sujet de recherche. Aussi surnommée Doudou, la Ducasse de Mons est une fête qui a lieu tous les ans à Mons, lors du week-end de la Trinité. Elle se décline en plusieurs rituels, processions et jeux, dont le point culminant est une reconstitution, par les citadins, du combat de saint Georges contre le dragon. Saint Georges, symbolisant le Bien, est chargé de mettre hors d'état de nuire le dragon, un monstre d'osier géant d'une dizaine de mètres, symbolisant le Mal. Le combat, qui répond à une chorégraphie extrêmement précise, a lieu sur la grand-place de la ville, recouverte de sable jaune pour l'occasion. À des moments précis de la bataille, les porteurs du dragon font plonger la queue dans le public, qui tente alors de s'emparer du crin qui la constitue : il est censé porter bonheur pendant un an à celui qui le porte. Datant du XIIIe siècle, cette tradition, indestructible lien culturel et social de la vie des Montois, a été reconnue en 2005 par l'UNESCO au titre de chef-d'œuvre du Patrimoine oral et immatériel de l'Humanité.

C'est si beau, cet attachement à une tradition. Et que dire de tous ces Montois, pas du tout acteurs qui, une fois par an, incarnent fièrement leur personnage – diable, chien, chevalier – devant les autres citadins en liesse. Ça me fait penser aux villageois dans *Le Songe d'une nuit d'été*, ou à l'épisode des

La Ducasse de Mons, ou Doudou. © JF Berhin

Du 17 au 27 septembre 2015 à Mons, la jeune création québécoise est à l'honneur lors de l'événement Ailleurs en Folie, présenté à la Maison Folie et imaginé par Jasmine Catudal. La provocatrice de rencontres improbables a créé cinq duos d'artistes, belgo-québécois ou québéco-belges, invités à réaliser ensemble une courte forme, d'abord présentée au OFFTA à Montréal en mai, puis à Mons en septembre.

Michelle Chanonat

À gauche : Paolo Uccello, *Saint Georges terrassant le dragon* (entre 1439 et 1400). Huile sur toile. Paris, Musée Jacquemart-André.

Simpson où on monte une version musicale d'*Un tramway nommé Désir.* J'ai toujours trouvé ça émouvant, le théâtre amateur.

Fait moins émouvant : des 44 personnages qui prennent part au Doudou, seulement deux sont féminins. Incarnés par des femmes rousses, le roux symbolisant la renaissance et la puissance, ils sont apparus en 2001, ce qui a choqué nombre de Montois cayaux. Les Montois cayaux, ce sont les Montois « pure laine », qui demeurent à Mons depuis au moins trois générations – dans les années 80, c'était cinq ! Pas très *immigrant-friendly*, tout ça…

Alors ? Est-ce que ça t'inspire ?

DE FLORENCE À SARAH
Objet : Re : Le Doudou

Comment ramener le Doudou à nous, au présent, et, surtout, l'emmener ailleurs ? Ce que je trouve intéressant, c'est la question du privé et du public dans ce genre d'événement. Pourquoi aller se réfugier dans le traditionnel pour se rassembler ? En quoi aller voir le Doudou ou y participer te parle de toi comme « citoyen » ? En quoi est-il véhicule identitaire ? Peut-on se rassurer de toujours tenir le même rôle ?

Bon... Je suis choquée de cette appellation de Montois « cayaux ». Comment la notion de troisième génération peut-elle encore avoir un sens aujourd'hui ? C'est féodal...

L'autre aspect, c'est le côté théâtral : pourquoi reproduire les gestes de ces combats légendaires ? Ce qui est drôle, c'est que les habitants connaissent l'issue du combat à la minute près... Tout est dans le programme ! Sept siècles plus tard, comment la population s'identifie-t-elle encore à cette quête médiévale ? Au fond : quelle fonction ludique cette manifestation remplit-elle encore pour les Montois ?

DE SARAH À FLORENCE
Objet : Jeu vidéo

Sais-tu à quoi ça me fait penser, tout ça ? À des jeux vidéo. Le héros, le dragon, le combat hyper codifié, la fonction ludique… Je ne suis pas très *gameuse* de nature, mais je viens de voir une formidable série de vidéos créés par Anita Sarkeesian, une blogueuse féministe qui analyse la représentation des femmes dans la culture populaire. Elle a une série qui s'appelle *Tropes vs Women in Video Games* et qui décortique, entre autres, le schéma narratif de la « demoiselle en détresse », qui est à la base de la plupart des jeux vidéo les plus populaires... et du combat de saint Georges contre le dragon !

Ça pourrait être une bonne base de travail, non ? Mais alors, il faut réfléchir à la forme… On n'a ni l'argent, ni le temps, ni les compétences pour créer un *vrai* jeu vidéo… Comment, alors, combiner l'art numérique et le spectacle vivant ?

DE FLORENCE À SARAH
Objet : Super bien le jeu vidéo !

Pourquoi ne ferait-on pas une fausse conférence de presse ? Comme si on présentait un nouveau jeu ? On « joue » à être des développeuses. Ça nous laisse un cadre ouvert dans le contexte très bref des MixOFF, et, en même temps, ce n'est pas nous.

Il y aurait plein de manières d'approcher le sujet du « ludique » : une exposition structurelle d'un jeu vidéo, une interactivité en temps réel avec le public et des partitions fictionnelles de deux actrices au plateau. On pourrait aussi interroger les notions de tradition par rapport à la modernité à travers l'esthétique du jeu. Quitter l'aspect médiéval (du Doudou et des jeux vidéo), pour se rapprocher davantage des premiers jeux vidéo, genre *pixel art*. Ça ferait du bien d'avoir un avatar « flou » dans un monde plein de clichés... Mettre à jour le plaisir du jeu et de l'action, plutôt que l'identification. Que reste-t-il quand on isole la quête, sans la nommer ?

Florence Minder est une actrice et auteure suisse établie à Bruxelles. En 2006, elle obtient un master en interprétation dramatique à l'Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion (INSAS). Dès 2010, parallèlement à son activité de comédienne, elle développe une pratique personnelle de jeu et d'écriture.

Sarah Berthiaume est une comédienne, scénariste et auteure québécoise. Elle s'intéresse particulièrement aux villes et aux endroits en ruine, qu'elle se réapproprie en y insufflant du réalisme magique. Elle est l'auteure des pièces *Le Déluge après*, *Villes mortes*, *Yukonstyle*, et *Nous habiterons Détroit.*

Le Garçon de la piscine de Salvatore Calcagno (les Tanneurs, 2014). Sur la photo : Vincent Minne, Romain Cinter, Antoine Neufmars, Émilie Flamant et Clément Goethals. © Michel Boermans

VOYAGER DANS L'IMAGINAIRE DE L'AUTRE

Emmanuel Schwartz est un créateur bien connu des scènes québécoises et de la francophonie. Salvatore Calcagno, artiste belge d'origine sicilienne, est venu à Montréal en février avec son premier spectacle, *La Vecchia Vacca*, présenté au Théâtre la Chapelle. Rencontrés par un glacial après-midi d'hiver, dans la chaleur ouatée du studio du photographe Mathieu Rivard, Schwartz et Calcagno ont discuté de leur projet commun. Dialogue à bâtons rompus…

CE QUI LES INSPIRE

SALVATORE – On ne peut parler que des prémisses, dans le désordre, des choses qui nous ont inspirés… les idées, les fantasmes…

EMMANUEL – Un livre m'a particulièrement marqué : *Demian* de Hermann Hesse, où celui-ci exprime la formation de la psyché d'un garçon par ses réflexions intérieures et ses rêves. Ce qui m'a frappé, c'est l'impression du garçon d'être à l'extérieur, dès l'enfance, du monde bon et moral que ses parents ont érigé pour lui. Cette question de l'appartenance au monde moral m'intéresse beaucoup. Ensuite, il y a Anthony Anaxagorou, un poète anglais qui s'interroge sur ce qu'il peut faire avec sa poésie, comment elle peut avoir un sens et à quoi elle sert…

SALVATORE – Dans *Le Portrait de Dorian Gray* de Oscar Wilde, il y a un passage qui me fascine, quand la comédienne explique pourquoi elle n'est plus dans la réalité du théâtre, et le décalage qu'elle éprouve.

EMMANUEL – Ce qui me parle, c'est le changement de paradigme, comment une réalité acquise est subitement transformée. On n'est plus dans le même monde. Et ça dit comment on perçoit le monde.

SALVATORE – On a évoqué aussi cet état d'impuissance, de paresse qu'on peut connaître. Mais ce qui m'inspire avant tout, c'est Manu lui-même ! Ce qu'il est, lui, ce qui résonne en moi quand il me parle, ce point de rencontre. C'est là-dessus que je voudrais travailler, sur cet état commun qui nous habite dans notre démarche. Le MixOFF, c'est *ponctuel* ; j'ai l'idée de travailler sur quelque chose de performatif, sur le travail du corps, avec la matière…

Emmanuel Schwartz dans sa pièce *Alfred,* mise en scène par Alexia Bürger (Théâtre d'Aujourd'hui, 2014). © Valérie Remise

« Quel autre plaisir peut-on avoir dans la vie que celui de faire des rencontres, de voyager et de voir le monde ? Ce projet est la parfaite métaphore de tout ça… »

– Emmanuel Schwartz

CE QUI LES ALLUME

EMMANUEL – Le lieu est très significatif : un conteneur dans le Quartier des spectacles ! Penser qu'on peut présenter quelque chose de tragique à l'intérieur d'une boîte posée sur une place faite pour célébrer les touristes… Ce paradoxe m'intéresse beaucoup. Qu'est-ce qui ferait que le paradigme serait complètement transformé lorsque le participant entre dans cette boîte ? On a évoqué la notion de participation du spectateur, celle de performance… Sans créer un espace fictif, comment fait-on pour dénuder la réalité ?

SALVATORE – Que garde-t-on de la réalité ? Je voudrais aussi poser la question de la mémoire corporelle, des traces sur le corps que laissent les douleurs, les souffrances. Comment le corps se modifie avec ce qu'on accumule, à force d'évoluer, de grandir.

EMMANUEL – Ce qui est clair dans ce projet, c'est que nous avons exclu la possibilité d'une fiction à texte. Même si ce n'est pas dans l'esprit de ce qu'on fait d'habitude, le résultat n'en sera pas moins précis ni l'idée aboutie. Nous sommes très libres de créer. C'est un luxe, de ne pas avoir à vendre le projet à un théâtre, aux diffuseurs.

SALVATORE – J'ai envie d'arriver avec des propositions, avec lui et moi en scène, qu'on ait des questions et des réponses, un travail qui dirait : je te donne, tu prends ça, et tu me donnes, je prends ça. Parce qu'au final, ce sera le fruit de notre rencontre.

EMMANUEL – On vient d'énumérer les bons côtés, mais il y a le danger d'une telle proposition, la prise de risque, le travail sans filet…

SALVATORE – Toutes ces conditions m'excitent : travailler avec Manu que je ne connais pas très bien, dans un conteneur à Montréal, faire une performance avec la participation du public… C'est tellement loin des conventions du théâtre…

CE QUI LES RASSEMBLE

EMMANUEL – Nous sommes deux francophones de deux continents, ce qui nous donne un statut particulier, qui nous rassemble malgré nous. La mixité est pour moi au centre de nos identités, Salvatore est italo-belgo-franco et je ne sais plus quoi, et moi, je suis complètement mixte. Mais on a l'air de deux Allemands du début du siècle ! Quand Jasmine Catudal m'a parlé de Salvatore, elle m'a dit : « Toi, t'es un peu brouillon, tu lances des choses dans toutes les directions et tu regardes où ça va tomber. J'ai rencontré un jeune homme qui est à l'opposé de toi, tout ce qu'il met sur le plateau a sa mesure, son temps, sa durée, tout est partitionné, étudié. »

SALVATORE – Manu a une énergie très différente de la mienne : moi, je suis plus intérieur. Il faut travailler avec les oppositions, avec ce qui ne nous ressemble pas. Après, ce qui nous rassemble, on va le découvrir au fur et à mesure… Moi, je note, je note, j'ai besoin d'avoir des papiers.

EMMANUEL – Moi, des notes, je n'en prends jamais. J'ai une qualité d'attention très courte, si je me mets à écrire, je perds le fil.

CE QUI LEUR RESSEMBLE

SALVATORE – Nous sommes vite tombés d'accord pour ne pas fixer les choses tout de suite, et se laisser jusqu'au dernier moment pour réagir, modifier, changer. C'est une liberté que tout le monde n'aime pas prendre, mais nous la prenons, et les risques qui vont avec elle. Nous formons un duo totalement différent. Ce qui nous rassemble, c'est que nous nous laissons guider par notre âme tous les deux, par notre cœur… C'est ce que je ressens de la rencontre avec Manu : il ne calcule rien.

EMMANUEL – Cette sensibilité permet d'avancer à tâtons, de sentir qu'on va quelque part, de sentir les intuitions de l'autre. J'ai beaucoup travaillé en tandem ces dernières années, ce qui a été central dans mon envie de faire du théâtre. Je sens chez Salvatore une générosité pour me laisser aller au bout de ma logorrhée et mettre le point là où il le faut !

SALVATORE – Nous ne sommes pas si différents, nous partageons les mêmes inquiétudes. Qu'on vienne de Bruxelles, de Paris ou de Montréal, ce qui nous anime et nous préoccupe est la même chose. Bien sûr, oui, nos cultures sont différentes, et c'est cela qui va nourrir le projet.

EMMANUEL – Quel autre plaisir peut-on avoir dans la vie que celui de faire des rencontres, de voyager et de voir le monde ? Ce projet est la parfaite métaphore de tout ça…

SALVATORE – C'est une parenthèse, de petites vacances pour aller voyager dans l'imaginaire d'un autre. ●

Emmanuel Schwartz est comédien, auteur, metteur en scène, musicien et traducteur. Il a participé à bon nombre de spectacles, parmi lesquels *Forêts* et *Littoral* de Wajdi Mouawad, *L'Éneide* d'Olivier Kemeid, *Caligula_remix* de Marc Beaupré, *Deux* et *Trois* de Mani Soleymanlou. En tant qu'auteur, on lui doit *Rapécédaire*, *Chroniques et Alfred.*

Metteur en scène et comédien, **Salvatore Calcagno** a présenté son premier spectacle, *La Vecchia Vacca*, à Bruxelles et en France, puis à Montréal, au Théâtre la Chapelle, en février dernier. Sa deuxième création, *Le Garçon de la piscine,* a été jouée à Bruxelles et à Paris en 2014.